

JEAN-CLAUDE PINSON

Alphabet cyrillique, Champ Vallon, Ceyzérieu, 2016

Essayiste reconnu depuis *Habiter en poète : essai sur la poésie contemporaine*, paru chez Champ Vallon en 1995, Jean-Claude Pinson s'est d'abord fait connaître par sa réflexion sur la poésie, jalonnée depuis ce premier ouvrage, devenu un classique, par des essais majeurs, dont *Sentimentale et naïve : nouveaux essais sur la poésie contemporaine* paru en 2001 et *Poétique. Une autothéorie*, publié en 2012. Deux fils directeurs donnent leur force à ce cheminement intellectuel : le premier est celui d'une interrogation sur la situation de la poésie aujourd'hui, le second est celui du lyrisme, de sa réinvention et de son articulation à une réflexion sur la démocratisation de la poésie.

Les recueils poétiques ont assuré moins de succès à leur auteur que le versant critique, pourtant ils témoignent tous d'un remarquable travail d'invention des formes lyriques.

Ces recueils, assez nombreux, depuis *J'habite ici*, en 1991, *Laius au bord de l'eau* en 1993, *Abrégé de philosophie morale*, suivi de *Mécanique lyrique avec nus et paysages* en 1997, *Fado (avec flocons et fantômes)* en 2001, ont tous été publiés chez Champ Vallon, à l'exception de *Free jazz*, en 2004, chez Joca Seria. En 2008 paraît *Drapeau rouge* puis *Alphabet cyrillique* en 2016. De recueil en recueil, avec une belle continuité d'une parution à l'autre, se lit un travail sur l'individuation de la voix, qui passe par sa démultiplication et sa théâtralisation, dans un double refus, celui de la naïveté anachronique et celui de l'univocité des années de jeunesse militante.

Par comparaison avec les premiers recueils, *Alphabet cyrillique* est représentatif de la seconde manière de Pinson, celle qui se dessine à partir de *Fado (avec flocons et fantômes)*. Cette évolution, dont les éléments principaux sont une large utilisation de la prose et la diversification des personnages mis en scène dans le recueil, permet d'expérimenter une forme nouvelle d'énonciation : un personnage-narrateur dialogue avec plusieurs interlocuteurs, qui sont autant de voix dans lesquelles lui-même se dédouble. On entend par exemple dans *Fado* un certain Giacomo (Leopardi), un Beaudelaire – tous deux, personnages qui reviennent dans *Alphabet cyrillique* – et dans la section centrale du recueil, un certain Leos Janacek, qui joue le rôle d'un maître de chant, prodiguant au poète narrateur une série de conseils sur sa manière de poser sa voix et de composer ses chants. Il s'agit finalement de la même exigence de renouvellement du lyrisme que celle qui animait le premier recueil *J'habite ici*, mais le renouvellement passe désormais par l'accent mis sur la démultiplication du sujet, par un choix de variations, de décalages de tons, de registres, grâce auxquels, comme le montre exemplairement *Drapeau rouge*, le recueil « poikilos », fait de « formes hybrides », va pouvoir dire la prose du monde.

Alphabet cyrillique est, comme son titre l'indique, un livre sur la Russie, « sous la forme d'un abécédaire, dont les 33 lettres de l'alphabet russe sont les étoiles, un voyage, réel autant qu'imaginaire, en Russie (ou plutôt en « Soviétorussie » comme disait Marina Tsvétaïeva) », ainsi que l'annonce d'emblée la quatrième de couverture.

On y retrouve, comme dans les précédents recueils, une pluralité de personnages et une multiplicité des figures du moi, incarnées de nouveau par Caelebs et par Aïe, lequel est en outre ici redoublé en « Aïe-et-moi » et en Aïe Ivanovitch. L'ironie et l'autodérision sont ici patentes, si l'on songe que le latin *caelebs* se traduit par pinson et que derrière la souffrance du nom propre en forme d'interjection, Aïe, doit s'entendre le pronom personnel anglais *I*. D'autres personnages déjà rencontrés sont mis en scène dans *Alphabet cyrillique*, Beaudelaire et Giacomo Leopardi, auxquels s'ajoutent deux figures, qui occupent la place centrale, Lermontov et Kojève : « le poète Lermontov est le maître à danser de cet opéra-ballet linguistique », tandis que le « narrateur du nom d'Aïe Ivanovitch assure la mise en scène. » (4^e de couverture).

Cette petite troupe se retrouve, selon les hasards de l'alphabet, dans divers lieux de Russie et en France, au bord de la mer, à Tharon-Plage. L'originalité d'*Alphabet cyrillique* est de mêler les anecdotes autobiographiques aux biographies de Lermontov et de Kojève, parfois brièvement développées pour elles mêmes, plus souvent mêlées, dans une fiction délibérée et humoristique, aux aventures du *je* et de ses personnages, ou *avatars*, selon un terme qui revient fréquemment et constitue même la première entrée de l'ouvrage. Plus que dans les recueils précédents, le *je* se dit lui-même par confrontation avec – et rêverie sur – la biographie des autres, en particulier des figures littéraires russes, Lermontov et Kojève, mais aussi

des nombreux poètes qui surgissent dans le livre, Mandelstam et sa femme, Maïakovski, Pouchkine, Daniil Harms.

Au regard des recueils précédents, *Alphabet cyrillique* propose une écriture du moi plus intime et plus libre. La dimension autobiographique et référentielle de la narration y est franchement assumée. Les circonstances vécues sont souvent explicitées et parfois gagées sur un ethos singulier, qui appuie la sincérité de son dire sur la simplicité, voire la dénudation du moi. C'est le cas notamment des passages les plus personnels, ceux qui concernent la petite fille ou l'épouse défunte. Dans ces moments-là, le personnage « Aïe » disparaît au profit d'un *je* classiquement autobiographe : « Permettez un instant, camarades, qu'Aïe s'éclipse en coulisses. Que je me défasse de sa dépouille et ne garde que sa propre pelure. Que je redevienne un moi comme les autres, un moi tout seul. Un moi lambda mais forcément singulier comme on l'est tous » (article « grand-mère courage » dans l'*Alphabet*). Cet énonciateur-là, qui dit *je* sans honte et sans détours, est au fond la voix dominante de tout le livre, celle qui soutient toutes les autres voix mises en scène, dont il est le véritable « régisseur ». Le livre ne se présente-t-il pas d'ailleurs comme « un voyage de Je à Je. Le tour de soi en 33 lettres » (« Aïe en Cyrillie ») ? Aussi ne s'étonne-t-on pas du ton mêlé, tantôt humoristique, tantôt mélancolique, comme dans le texte qui suit l'entrée « Gdié ? » : « Où en sommes-nous, nous personnellement, Aïe-et-moi ? (...) Et donc toujours en plein chantier, au beau milieu du chant, doutant/ mâchant amande amère en bord de mer/ Sisyphe au commencement toujours/ Dans les balbutiements, l'enfance et l'éternel recommencement de l'art ». Autobiographique, le *je* d'*Alphabet cyrillique* ne cède pas cependant au mirage du destin biographique : la forme éclatée de l'alphabet préserve la vérité de la circonstance hasardeuse.

De même la rêverie, typiquement poétique, sur la lettre, brise toute tentation idéaliste, par le cruel rappel final de l'arbitraire du lien entre le signifiant et le signifié : la fraise des bois, « iagoda », est aussi le nom du chef du KGB, Iagoda, entre 1934 et 1936. « Pourront-elles, dès lors, les aïelles avoir encore le même goût d'aube d'été pour la première fois embrassée ? » interroge l'une des dernières entrées du livre. Pas de mystification de la lettre donc dans cet *Alphabet* : le rimbaldien narrateur n'a pas perdu de vue, dans ses féeries linguistiques, la dure réalité, la sienne et celle de l'histoire.

Alphabet cyrillique est aussi par là une réflexion sur la poésie, sur son renouvellement dans l'invention d'une forme sans genre définissable : « Entremêlant micro-fictions, bribes de poèmes, fragments autobiographiques, dialogues et jeux sur les langues *Alphabet cyrillique* est un livre au genre délibérément indéfini » (4^e de couverture). L'ordre alphabétique crée un étoilement du texte, dont l'aléa est humoristiquement revendiqué dans une entrée intitulée « Au hasard Balthazar », suggérant la superposition des hasards de la vie et des hasards du texte. Sont ainsi juxtaposés, dans une prose rythmée, où affleure sans cesse le souvenir du vers, des bribes narratives, des souvenirs, des réflexions et des rêveries, des jeux, nombreux, sur la langue et les mots. Car le principal personnage du livre est le chœur des lettres russes, autrement dit la langue russe, à laquelle le livre de Pinson est tout entier déclaration d'amour.

Laure MICHEL